

Rencontre

LE MONDE
LE MONDE COMME SPECTACLE
LE MONDE
COMME
ENTRETIEN AVEC **GÉRARD BERRÉBY**
LE MONDE
SPECTACLE
MENÉ PAR JEAN-BAPTISTE CHOUVENC
LE MONDE

En 1967 paraissait le livre majeur du situationnisme : *La Société du spectacle*, dans lequel Guy Debord dénonçait déjà l'emprise de la marchandise sur nos actes et nos esprits. Gérard Berréby, fondateur des éditions Allia, est l'un des premiers à s'être intéressé à cet homme et à ce mouvement à la marge. Dès ses premières publications, il y a trente ans, il accordait une place de choix à ce courant de contre-pensée et ne cesse depuis d'élaborer une ligne éditoriale offrant des éléments de pensée alternative pour qui souhaite comprendre le monde différemment et, sans doute, un peu mieux. Il nous a paru important de rencontrer cet éditeur hors norme pour revenir sur le discours de Guy Debord sur le Spectacle et questionner son actualité.

TIND

Il est saisissant, à la lecture de *La Société du spectacle*, de Guy Debord, aujourd'hui, de constater à quel point cet écrit semble bien plus adapté à la situation actuelle qu'à celle où il a été écrit (1967). Gérard Berréby, vous êtes le créateur de la maison d'édition Allia. Vous vous êtes beaucoup intéressé au mouvement situationniste, auquel vous avez consacré, parmi les premiers, de nombreux livres. Vous êtes un des éditeurs les plus au fait de la pensée de Guy Debord et du mouvement dont il fut l'un des principaux fondateurs. *La Société du spectacle* n'est pas un essai démonstratif : c'est un ouvrage assertif dans lequel Guy Debord pointe la fétichisation de la marchandise dans notre société et critique l'emprise aliénante de celle-ci et de ce qu'il appelle « le spectacle » sur nos vies – le terme de spectacle n'étant peut-être pas le moins intéressant de ce discours, qu'il faudra chercher à comprendre plus avant. Il met en évidence l'effet dégradant du spectacle sur nos vies et sur notre expérience de la réalité. Il prône, face à cela, une mise en acte de la conscience que l'on a de sa propre vie. Gérard Berréby, à quelle époque avez-vous découvert ce livre, et quel a été son impact sur vous à sa lecture ?

GÉRARD BERRÉBY

J'ai découvert ce livre à peu près à l'époque de sa parution. J'avais alors 17 ans. Si l'importance du propos ne m'a pas échappé, pour être tout à fait honnête, je dois quand même avouer que je n'en avais pas compris grand-chose. Il m'a fallu y revenir et prendre du temps pour en assimiler les véritables enjeux. Le caractère fétiche de la marchandise en est effectivement un point important. Marx y avait déjà consacré le premier chapitre du *Capital*, et l'analyse de Debord descend en droite ligne de ce texte. Sa pensée même est élaborée sur une lecture soutenue de ce premier chapitre. Il faut souligner qu'à l'époque, il n'était pas répandu de mettre l'accent sur cette fétichisation de la marchandise et sur la marchandisation de tout.

T.

Guy Debord parle tantôt de marchandise, tantôt de spectacle. Quelle distinction faut-il faire entre les deux ?

G. B.

La notion de spectacle telle que développée par Debord était très moderne en son temps : elle est précisément fondée sur la marchandisation et la fétichisation de la marchandise. Et lorsqu'il parle de marchandise, Debord dépasse largement le simple cadre du produit marchand : il observe en effet le devenir marchandise des êtres humains

eux-mêmes. L'omniprésence de la marchandise et sa fétichisation réduisent les relations entre les hommes à des rapports chiffrés, les conduisent à devenir marchandise eux-mêmes, et à désirer cet état de fait. L'aboutissement de ce processus est la fixation de la conscience, la réification des hommes et de leurs relations.

T.

La même année paraît *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, de Raoul Vaneigem. Ces deux livres ont connu un grand retentissement et passent pour avoir eu une influence indéniable sur les événements à venir de Mai 68. Comment ont été perçus ces textes à l'époque ?

G. B.

Ces deux textes marquent l'aboutissement politique du mouvement situationniste qui, à l'origine, était un mouvement essentiellement artistique. S'ils ont fini par atteindre un certain nombre d'individus, *La Société du spectacle* et *Le Traité de savoir-vivre* n'étaient d'abord lus qu'en sourdine. À l'époque, ils ont avant tout trouvé un écho auprès des gens qui étaient déjà sensibles aux idées qu'ils véhiculaient. La force et l'originalité

72
73



des situationnistes a été de savoir exprimer des pensées et des analyses qui correspondaient assez bien à ce que pensait intrinsèquement et confusément une bonne partie de la jeunesse rebelle qui s'opposait aux modes établies, qui était active mais se cherchait encore.

T. Aujourd'hui, on se souvient essentiellement de *La Société du spectacle*. La postérité lui a d'ailleurs ironiquement donné un écho spectaculaire. L'expression même « société du spectacle » est largement passée dans le langage courant.

G.B. Il s'agit désormais, en effet, de se garder de l'utiliser tant elle est galvaudée. Il va sans doute falloir laisser passer un peu de temps avant que tout cela s'évante et que cette expression recouvre son vrai sens et sa vraie valeur.

T. D'autant que la plupart des gens qui l'utilisent ignorent probablement sa signification et sa provenance.

G.B. C'est beaucoup plus pernicieux que cela : en procédant de la sorte, on vide une pensée de sa substance. À force de la répéter et de la considérer comme acquise, la notion de société du spectacle devient tout et n'importe quoi : c'est la télévision, le divertissement, l'image, etc. Dans les premières thèses de *La Société du spectacle*, Debord montre bien que le spectacle n'est pas un ensemble d'images, mais un rapport social entre des personnes médiatisé par des images. C'est une grave erreur de ne le réduire qu'à une accumulation d'images. Bien plus, c'est à mes yeux une erreur délibérée pour orienter la compréhension vers une autre direction et la séparer de son véritable sens. La critique du spectacle correspond à une fonction subversive. La mettre à toutes les sauces et dans toutes les bouches, c'est la ramener à une idée quelconque parmi tant d'autres.

T. Presque 50 ans se sont passés depuis cette dénonciation par Guy Debord de la fétichisation de la marchandise et de l'emprise du spectacle. Aujourd'hui, comment la situation a-t-elle évolué, et qu'est-il advenu de cette omniprésence du spectacle ?

G.B. C'est un triomphe total. Total et sans appel. Remporté dans un temps extrêmement court et beaucoup plus rapide que l'esprit le plus pessimiste aurait pu l'imaginer. Ce triomphe non seulement s'exprime par tous les pores de notre époque, mais en plus rend inaudible tout discours qui ne correspondrait pas au discours officiel.

T. À quoi pensez-vous ?

G.B. À tous les problèmes actuels : la guerre en Irak, en Syrie, la question des migrants, etc. Tous les organes d'information qui traitent de ces sujets problématiques tiennent le même discours, c'est-à-dire le discours dominant, convenu. Le triomphe du spectacle induit l'extrême difficulté de toute parole s'éloignant de cette version officielle à rencontrer un écho un tant soit peu crédible. Ne pas soutenir le discours dominant, c'est être catalogué et targué de complotisme, c'est être associé à une vision policière de l'histoire, etc.

T. Cela me fait penser à une phrase qu'a Guy Debord dans *La Société du spectacle* : « Dans le monde réellement renversé, le vrai est un moment du faux. »

G.B. C'est une transcription de ce que je dis, effectivement. Un fragment de vérité, en fait n'est pas vrai, parce qu'il participe du développement du faux. Il faut donc renverser complètement la perspective pour ne plus être dans un monde inversé : renverser le monde pour le remettre sur ses pattes et voir ainsi comment les choses se présentent.

T. Comment un tel renversement est-il possible ?

G.B. Une seule et unique réponse ne conduirait qu'à me ridiculiser. La fondation des éditions Allia, en tout cas, est une tentative de contribution, par laquelle j'essaie d'offrir des outils de pensée et de compréhension. Mais proposer un renversement est très complexe, car la situation est terriblement verrouillée.

T. D'autant que les mouvements contre-culturels s'érigeant en tentative de résistance face à un monde satisfait de la situation présente et confortablement installé sur ses assises finissent invariablement par être récupérés par notre société et transformés en marchandises fructueuses. Y compris *La Société du spectacle*.

G.B. La meilleure façon de neutraliser ces formes de rébellion, c'est de leur donner un grand écho. Quand Johnny Rotten et les Sex Pistols sont passés à la télévision, éructant et crachant presque au visage du journaliste qu'ils traitaient de moins-que-rien, du jour au lendemain, sur tous les quais du métro des banlieues de Londres que les gens prenaient pour aller travailler, on ne parlait que de cela ! On en a fait un succès et on les a fait « rentrer » comme cela. C'est une logique implacable. Tout mouvement contre-culturel, si radical soit-il, atteint toujours cette limite. Par définition, ce qui n'est pas récupéré n'est pas



© Martin Sahiri

74
75

recupérable, c'est-à-dire que dans les gènes mêmes d'un mouvement il y a ou pas la place pour être récupéré. Mais sur la durée, l'histoire nous a montré que tout mouvement a fini par être récupéré, y compris les situationnistes.

T. Cela pose question quant aux tentatives de résistance à la société du spectacle.

G. B. Cela ne veut pas dire qu'il faille renoncer à tout et accepter tranquillement cet état de fait. Je suis toujours très attentif et séduit chaque fois que je détecte des mouvements de résistance. Il n'empêche que l'on peut être lucide et prendre du recul pour tenter d'anticiper les finalités. On a assisté, partout, au XIX^e comme au XX^e siècle, à de nombreuses révolutions. La plupart ont fini dans un bain de sang : pour les endiguer, le système capitaliste a mis au point de formidables moyens d'autodéfense et de survie, qui font appel à un vaste panel d'armes – allant du média journalistique jusqu'aux bombardements.

T. Cela vaut-il le coup, donc, de tenter de résister, si la tâche est impossible ?

G. B. Il y a toujours eu et il y aura toujours des gens pour se soulever, penser, réfléchir, sous toutes les formes possibles. Le moment immédiat est le plus important, plus que la finalité de ce que nous entreprenons. C'est comme cela que l'on pourra se sauver soi-même.

T. Une question se pose particulièrement aujourd'hui : celle de l'explosion des écrans. Apparus il y a à peine vingt ans, il y en a désormais pratiquement partout.

G. B. Si vous voulez faire descendre les gens dans la rue, supprimez-leur le téléphone portable. Il n'est qu'à voir l'attitude physique et psychologique d'un individu dont le téléphone a été volé, ou qu'il a perdu, ou qui ne fonctionne plus. On a réussi à dresser les gens pour leur rendre l'écran indispensable. C'est un triomphe total de la marchandise. Et je serais moi-même bien en peine de travailler si on m'enlevait les écrans.

T. Qu'est-ce que cette dépendance dit de notre monde ?



G.B. Cette dépendance révèle que l'on a conçu des individus complètement conditionnés, et qui revendiquent ce conditionnement. On a asservi des cerveaux qui réclament cette aliénation en retour. Si vous tentez d'expliquer à quelqu'un que la plupart des réseaux sociaux sont des mouchards destinés à collecter de l'information sur les individus, la première réaction est : « Oui, bien sûr, tu as raison. » Sans que cela ne change rien à son comportement.

T. Mais comment cela se fait-il ?

G.B. Je pense que le Spectacle a atteint un tel niveau de narcissisme que chacun éprouve le besoin de s'exposer. Il semble en fait que l'écran soit devenu la marchandise suprême, et la marchandise par excellence. C'est la marchandise que tout le monde convoite, que tout le monde possède, c'est la marchandise qui permet de consommer d'autres marchandises, la marchandise qui permet de nous mettre en scène sur les réseaux sociaux, de toujours solliciter les autres et être sollicités par les autres, la marchandise qui fait de nous des êtres toujours en veille.

Le repos permet la réflexion. La distance permet de relativiser. Par l'écran, c'est interdit. Il n'est pas question de rejeter cette technologie, ce serait d'ailleurs stupide. Elle s'avère extrêmement pratique, et je considère les utilisations intelligentes et bénéfiques qui peuvent en être faites. Mais l'évolution technologique de ces dernières années est à ce point spectaculaire que tout le monde se fait dépasser très vite et tout le temps, et d'autres apparaissent sans cesse, toujours plus au fait de la nouveauté. Cela creuse un écart au sein de mêmes générations, que j'observe très clairement dans l'édition : la personne qui domine est celle qui possède la meilleure maîtrise de l'outil informatique.

En second lieu, cette évolution technologique pose la question du support et de la conservation des données informatiques elles-mêmes, dont on risque potentiellement de perdre la trace. À qui n'est-il pas arrivé de perdre l'historique de tous ses mails au moins une fois ? Personne ne peut certifier en toute sécurité la durée de vie des informations et des supports numériques. Cela soulève le vrai problème de la transmission. À l'échelle d'un particulier, c'est peu de choses, mais qu'en est-il des traces qui ont de l'importance pour l'histoire d'une société ? À un tel rythme, l'histoire que l'on va transmettre risque fortement d'être tronquée, donc faussée.

T. Pour autant, on continue à sortir des publications papier qui restent intéressantes, et le papier

lui-même n'est pas éternel, bien qu'il soit plus durable qu'un support numérique. Nombreux sont les exemples de manuscrits inestimables qui ont été perdus.

G.B. Je ne suis pas un expert sur cette question, mais à partir de ce constat, j'élargis le champ de ma réflexion et j'imagine ce que cela peut donner à des échelles plus conséquentes.

T. Notamment la manipulation de l'information.

G.B. Oui, aujourd'hui, l'information est une vaste manipulation : entre *Le Monde* et *Libération*, seul le ton change. Tous ces quotidiens relayent le discours dominant sur les faits réels et leur interprétation. En ce sens, là aussi la marchandise triomphe totalement dans tous les compartiments de la vie. Pour la couverture de la première guerre en Irak, par exemple, les journalistes qui ont demandé leur accréditation ont tous dû signer un document qui les engageait à être présents aux conférences de presse de l'Autorité militaire américaine et à ne pas s'éloigner d'un certain périmètre prédéfini. Les informations qui nous parvenaient n'étaient donc rien de plus que celles du service de presse du ministère des Armées américain et de ses alliés. Peu nombreux restent ceux qui essaient de raisonner autrement que ce qui est dit, entendu, rapporté. Difficile, en effet, face à ce verrouillage, de prendre son bâton de pèlerin, à l'exemple d'un Albert Londres, pour aller enquêter sur le terrain. Les rares qui pensent différemment, qui proposent d'autres analyses, essaient d'avoir un autre point de vue, ne sont pas audibles, ne touchent qu'un infime groupe de personnes. C'est un vrai problème : pour espérer comprendre, il faut chercher vous-même l'information, parce qu'elle n'est plus là où elle devrait être naturellement.

T. N'avez-vous pas peur de tomber dans la paranoïa en allant trop loin dans un tel discours ?

G.B. Quand je dis que toute l'information me semble identique quels que soient le journal et la question – politique, sociale, qu'importe – je ne fais que soulever un problème existant réellement. Je réfléchis, je cherche d'autres sources, j'en trouve quelques-unes, peu, et je tente vaguement une interprétation qui diffère du discours officiel. Un catalogage, voilà le type de réponse que l'on reçoit. Mais, ce faisant, on ne pare aucunement à ce que j'ai pointé. Cette stigmatisation neutralise mon propos et, plus grave, ne répond pas au problème que je soulève. Une telle situation est typiquement le résultat d'un conditionnement psychologique réussi.

Donc cela devient très compliqué. Et la question de distinguer ce qui est vrai de ce qui participe du développement du faux, de savoir ce qui est de l'intox : cela n'a plus grande importance. Tout est mis au même niveau. Le savoir subit un affaiblissement constant de la pensée. C'est donc devenu un travail quotidien que de se protéger du maelström permanent de l'information, pour essayer de penser un tant soit peu sainement, sereinement. On a à peine le temps de digérer une information que l'on passe à une autre. Là où cela devient grave, c'est lorsque le consommateur se formate, se calque, devient la copie conforme de la marchandise elle-même. Une fois réduite à zéro la capacité de réaction, d'opposition et d'expression de l'individu, il n'en reste plus rien.

T. Un formatage corrélé à celui de la pensée ?

G.B. Total. Ce n'est qu'à partir du moment où l'on observe avec lucidité la société dans laquelle

on est que l'on peut tenter de dégager une idée ou deux pour essayer de faire quelque chose. Et cela, je pense que c'est un travail que l'on effectue avant tout pour soi. Ma vision peut être considérée comme extrêmement pessimiste, mais je dis qu'il n'y a d'issue qu'à se sauver soi-même : en étant attentif à tout ce que l'on consomme afin de développer une capacité de résistance physique propre.

T. Il faut donc tenter d'être conscient ?

G.B. C'est fondamental. La première prise de conscience pour aller de l'avant et essayer de faire quelque chose, c'est de détruire toutes ces illusions en soi et de voir lucidement le monde dans lequel nous sommes, comment sont nos contemporains, et nous avec. Nous sommes sans doute dans une impasse, mais il nous reste encore à être attentifs aux voix qui se distinguent. 🗣️



Trois partisans de l'oubli : de gauche à droite, Guy Debord, l'écrivaine Michèle Bernstein, première femme de Guy Debord et membre fondatrice de l'Internationale situationniste, et Asger Jorn, peintre expérimental et situationniste.

D.R.